

Binic (Côtes du Nord)

(pas grande rue ; et Binic suffit comme
adresse)

29 juillet 1907.

44



Ma chère Marquise

Je suis bonteux de m'être laissé devancer par
vous et d'avoir reçu votre aimable billet avant
de vous avoir écrit. J'espère bien que le diagnostic
de Dufour sera celui que vous dites ; mais je voudrais
qu'il fût déjà prononcé et être tout à fait rassuré.
J'ai eu du chagrin cette année à vous voir tracassée
par vos yeux ; je n'ai pas su vous le dire, parce que je
ne suis pas un "démonstratif", mais toute peine qui vous
atteint m'atteint aussi, profondément.

Nous sommes au calme et au repos dans un
joli coin de Bretagne. Depuis quinze jours je n'ai
pas ouvert un livre et c'est pour vous écrire que je prends
pour la première fois une plume. J'étais très fatigué au
départ par l'effort des dernières semaines, où j'ai rêvé

travail d'arrache - pied pour me débarrasser de quatre volumes que j'ai fini par livrer aux imprimeurs avant de prendre le train, savoir : Les légendes épiques (Champion, 2 vol.), les Chansons de croisade (Champion, 1 vol.), Tristan fou (Société des anciens textes, 1 vol.). Et je m'accorde maintenant un mois de vraies vacances, dont quinze jours, hélas ! sont déjà passés. Parties de bicyclette avec ma femme, pêche aux crabes, palourdes et crevettes, ou aux anguilles de rivière, ou même pêche au bar, à la ligne de fond, bains de mer, jeux sur la plage avec mes trois petits, si M^{me} Girard me voyait dans l'exercice de ces diverses fonctions, elle serait surprise de constater que je ne suis pas moins gai que M. Brisson. C'est un retour bête aux formes élémentaires et simples de la vie. Hier, accablé au soleil et regardant sans fin la mer, et me sentant bien loin de toutes les complications artificielles et de toutes les « vacations farcesques » de Paris, je songeais que tout ce qui compte vraiment dans ma vie, que toutes ^{celles de} mes actions et ^{de} toutes mes peccés qui ont quelque valeur, ~~je~~ ^{se} rapportent à quelques êtres aimés seulement, à ma femme, à mes enfants, à un petit nombre

D'amis, au premier rang desquels ma chère marquise; et
 que je demande à la vie peu de chose, beaucoup pourtant;
 quelques années encore de santé, aussi longtemps que mes
 enfants auront matériellement besoin de moi, et, pendant ces
 quelques années, la joie de conserver ces quelques amitiés et
 de les occasions de me montrer dignes d'elles. Pour me
 rendre digne d'elles, faire de mon mieux ma tâche de
 chaque jour: si je vous disais maintenant celle à quoi
 je voudrais consacrer la fin de l'été, vous seriez étonnée
 et peut-être inquiète. Je vous le dirai dans quelques
 semaines, quand j'aurai commencé, à moins que je n'aie
 constaté à temps que l'entreprise que je rêve est au dessus
 de mes forces. Mais je ne vous ai que trop longuement
 parlé de moi pour aujourd'hui... Je vais écrire tout à
 l'heure un mot à Morel. Fatie pour le féliciter de sa
 guérison. J'ai été heureux de recevoir (grâce à vous) l'excel-
 lent article de Roujon sur Charles d'Orléans: la dé-
 couverte de Pierre Champion est vraiment des plus jolies
 et des plus enviables qui se puissent faire dans l'ordre de
 ces études; et plus on entre dans le détail de son étude,

plus on admire l'exactitude et l'ingéniosité de ses observations. J'ai reçu à Paris, mais sans trouver le temps de les lire à fond, les Discours de Combat de Brunetière; j'y ai cherché pourtant, mais sans la trouver, la page dure sur Jaurès, dont j'avais entendu M. Claretie parler. On peut dire sur Jaurès des choses dures et justes; sur Brunetière, des choses dures et justes; mais, sur l'un comme sur l'autre, si elles sont dures, c'est qu'elles sont incomplètes et justes. M^{me} Brunetière m'a remis le manuscrit d'un livre inédit (inachevé) de Brunetière sur Voltaire, en me recommandant mon conseil sur l'opportunité la convenance de sa publication: il est, en effet, de 1895 environ, antérieur à la "conversion"; je ne le lirai que dans quelques jours; mais les pages que j'en connais déjà sont très belles. — Si vous voyez bientôt M. Monod, vous serez bien bon de me rappeler à son bon souvenir. Ma femme se joint à moi pour vous souhaiter une heureuse cure d'eaux à Evian et toute prospérité; et je vous prie de vouloir bien agréer, ma chère Marguerite, l'hommage de ma respectueuse affection.

Joseph Bédier.